

Une anthologie réunie par

Daniel Bergez



Écrire la mer

De l'Antiquité à nos jours

CITADELLES
& MAZENOD



Écrire la mer

De l'Antiquité à nos jours

« La mer est ton miroir », écrivait Baudelaire dans l'un des poèmes les plus connus des *Fleurs du mal*. De la plus haute Antiquité jusqu'à nos jours, le monde de la mer a passionné les hommes et inspiré les plus grands artistes et écrivains. Elle offre le mystère d'une profondeur abyssale et d'une surface apparemment infinie, où se déploient les magnifiques ou terrifiants spectacles de la nature : tempêtes et orages, levers ou couchers de soleil splendides... Elle rythme aussi l'existence des gens de mer, capitaines ou marins, corsaires ou pêcheurs, passagers enthousiastes ou méditatifs, tous pris par l'ivresse du départ.

Principe de vie et de mort, origine du monde liée à la naissance de Vénus ou puissance terrifiante placée sous le pouvoir de Neptune, la mer est un espace d'explorations et d'aventures, riche d'un imaginaire inépuisable qui n'a cessé de susciter les œuvres les plus admirables.

Cette grande anthologie réunit plus de 100 écrivains et 130 extraits littéraires (prose, poésie, théâtre) français et étrangers, de la Bible à Le Clézio, en passant par Homère, Virgile, Rabelais, Shakespeare, Racine, Duguay-Trouin, Melville, Jules Verne, Thomas Mann, Proust, García Lorca, Camus... Dans leur variété, tous ces auteurs, présentés et commentés, dialoguent avec les marines des grands maîtres du genre – Backhuysen, Van de Velde le Jeune, Vernet, Le Lorrain, Friedrich, Turner, Gudin, Aïvazovsky, Courbet, Monet, Signac... – mais aussi avec les représentations d'artistes moins connus mais tout aussi remarquables.

En couverture
Paul Signac
Le Port au soleil couchant,
Opus 236 (Saint-Tropez) (détail)
1892, huile sur toile, 65 x 81,3 cm
Collection particulière

Page de gauche
Claude Gellée, dit le Lorrain
Vue d'un port de mer, effet de brume
1646, huile sur toile, 119 x 150 cm
Paris, musée du Louvre

Ci-dessus
William Turner
Tempête
1890, huile sur toile, 76,7 x 102 cm
Paris, musée d'Orsay



Sommaire

Introduction

ANTIQUITÉ

La Bible
Homère
Hérodote
Platon
Apollonios de Rhodes
Théocrite
Virgile
Ovide
Pline l'Ancien
Lucien de Samosate

MOYEN ÂGE ET RENAISSANCE

Baudri de Bourgueil
Alexandre de Paris
Marie de France
Jacques de Voragine
Sagas islandaises
Jean de Joinville
Charles d'Orléans
Clément Marot
François Rabelais
Maurice Scève et Joachim du Bellay
Luís Vaz de Camoens
Ambroise Paré
Poètes baroques

ÂGE CLASSIQUE

William Shakespeare
Saint-Amant et Tristan L'Hermite
Théophile de Viau
Pierre de Marbeuf
Pierre Corneille
Georges de Scudéry
Jean de La Fontaine
Jean Racine
Bernard de Fontenelle
Fénelon
Les Mille et une nuits
Daniel Defoe
Claude de Forbin
Jonathan Swift
René Duguay-Trouin
Voltaire
Louis Antoine de Bougainville
Jean-François de Lapérouse
Buffon
André Chénier
Bernardin de Saint-Pierre
Samuel Taylor Coleridge

XIX^e SIÈCLE

Johann Wolfgang von Goethe
François-René de Chateaubriand
Alphonse de Lamartine
Louis Garneray
Alfred de Vigny
Edgar Poe
Honoré de Balzac

Hans Christian Andersen
Alexandre Dumas
Gérard de Nerval
James Fenimore Cooper
Herman Melville
Victor Hugo
Gustave Flaubert
Charles Baudelaire
Eugène Fromentin
Walt Whitman
Jules Michelet
Alphonse Daudet
Jules Verne
Paul Verlaine
Lautréamont
Leconte de Lisle
Arthur Rimbaud
Tristan Corbière
Robert Stevenson
Pierre Loti
Guy de Maupassant
Stéphane Mallarmé
Jose Maria de Hérédia
Émile Verhaeren

XX^e-XXI^e SIÈCLES

Paul Claudel
Renée Vivien
Joseph Conrad
Constantin Cavafis
Valery Larbaud
Thomas Mann
Fernando Pessoa
Marcel Proust
Federico García Lorca
Paul Valéry
Henri Michaux
Virginia Woolf
Jules Supervielle
Francis Ponge
Albert Camus
Marguerite Duras
Jacques Prévert
Blaise Cendrars
Julien Gracq
Ernest Hemingway
Édouard Glissant
Saint John-Perse
Paul Morand
Michel Tournier
Alessandro Baricco
Marie Darrieussecq
Jean-Marie Gustave Le Clézio

Chaque section d'écrivain est introduite par un commentaire de l'extrait (ou des extraits) choisi(s).

Adriaen Van de Velde
La Plage de Scheveningen

1658, huile sur toile, 52,6 × 73,8 cm
Cassel, Museumlandschaft Hessen Kassel,
Gemäldegalerie Alte Meister

*Yahvé parla au poisson,
qui vomit Jonas sur le rivage.*

Yahvé fit qu'il y eut un grand poisson pour engloutir Jonas. Jonas demeura dans les entrailles du poisson trois jours et trois nuits. Des entrailles du poisson, il pria Yahvé, son Dieu.

De la détresse où j'étais, j'ai crié vers Yahvé,
et il m'a répondu;
des entrailles du shéol, j'ai crié,
tu as entendu ma voix.
Tu m'avais jeté dans l'abîme, au sein de la mer,
et le flot m'environnait.
Toutes tes vagues et tes lames
ont passé sur moi.
Et moi je disais: Je suis rejeté
de devant tes yeux.
Comment contemplerai-je encore
ton saint Temple?
Les eaux m'avaient environné jusqu'à la gorge,
l'abîme me cernait.
L'algue était enroulée autour de ma tête
à la racine des montagnes.
J'étais descendu dans les pays souterrains,
vers les peuples d'autrefois.
Mais de la fosse tu as fait remonter ma vie,
Yahvé, mon Dieu.
Tandis qu'en moi mon âme défaillait,
je me suis souvenu de Yahvé,
et ma prière est allée jusqu'à toi
en ton saint Temple.
Ceux qui servent des vanités,
c'est leur grâce qu'ils abandonnent.
Moi, aux accents de la louange,
je t'offrirai des sacrifices.
Le vœu que j'ai fait, je l'accomplirai.
De Yahvé vient le salut.
Yahvé parla au poisson, qui vomit Jonas sur le rivage.

Bible de Jérusalem, « Livre de Jonas », 1,1-2,11, XV^e siècle av. J.-C.

**Jan Brueghel I, dit Brueghel
de Velours**

Jonas sortant de la baleine

Vers 1595, huile sur bois, 37,7 × 55,6 cm
Munich, Bayerische Staatsgemälde-
sammlungen, Alte Pinakothek





Alexandre observe les grands et les puissants
 qui engloutissent les petits, comme le veut leur office.
 Tout comme en ce monde-ci chacun est justiciable,
 il voit là, sous la mer, prévôts et officiers :
 toujours sur les petits retombent les ennuis.
 Ce spectacle fait rire Alexandre,
 qui dit à ses amis : « Pour un plein muid de deniers,
 pour toute la terre jusqu'aux monts de Rivières,
 et pour dix setiers de besants, je n'aurais accepté
 de renoncer à accomplir ce désir ! »
 Le roi est dans la mer, au plus profond des flots :
 les poissons vont et viennent sous ses yeux,
 si effrayés par la lumière des lampes
 qu'ils n'osent s'approcher et font marche arrière.
 Les grands, les plus hardis se trouvent au premier rang :
 ils prennent le petit, ont tôt fait de l'engloutir ;
 si jamais il s'échappe, ils lui tendent un piège.
 Le plus fort prend le faible, le tue et le détruit.
 Quand les petits échappent, ils s'enfoncent dans la mer.
 Alexandre le blond a bien vu ce spectacle.
 Il fait alors le signe à ceux qui sont là-haut
 de tirer sur la chaîne pour le faire remonter.

Ils le remontent bien vite, car ils avaient très peur
 de ne pas retrouver leur roi vivant.
 Ils prononcent son nom, et lui leur répond vite
 qu'il ne s'est pas noyé ; il peuvent en être sûrs !
 Ses hommes, tout heureux d'entendre sa voix,
 remontent le vaisseau jusqu'à leur barque pour l'ouvrir.
 Alexandre lui-même le brise de ses mains.

Le roi Alexandre est sorti du tonneau :
 il ne regrette pas son voyage au fond de la mer,
 mais se réjouit d'avoir pu observer les poissons.
 De retour au rivage, tout le monde lui fait fête,
 ses barons lui souhaitent la bienvenue
 et il leur rend mille saluts.

Le Roman d'Alexandre, branche III, XI^e siècle.

Alexandre le Grand voyage sous la mer

Vers 1420, enluminure sur parchemin
 tirée du *Roman d'Alexandre*,
 28,4 × 19,5 cm
 Londres, British Library

Alexandre le Grand voyage sous la mer

1300-1325, enluminure sur parchemin
 tirée du *Roman d'Alexandre*,
 25,9 × 18,8 cm
 Berlin, Kupferstichkabinett,
 Staatliche Museen zu Berlin

Comment Alexandre se fist à valer en la mer ou tonnel de voirre



... existe-t-il en effet aucune espèce comparable à ces grandes volutes pétrifiées, dont le diamètre est de plusieurs pieds et le poids de plusieurs centaines de livres!

Lien est des poissons et coquillages, comme des animaux terrestres; leurs débris nous démontrent l'excès de leur grandeur; existe-t-il en effet aucune espèce comparable à ces grandes volutes pétrifiées, dont le diamètre est de plusieurs pieds et le poids de plusieurs centaines de livres! Ces coquillages d'une grandeur démesurée n'existent plus que dans le sein de la terre, et encore n'y existent-ils qu'en représentation; la substance de l'animal a été détruite, et la forme de la coquille s'est conservée au moyen de la pétrification: ces exemples suffisent pour nous donner une idée des forces de la jeune Nature; animée d'un feu plus vif que celui de notre température actuelle, ses productions avaient plus de vie, leur développement était plus rapide et leur extension plus grande; mais à mesure que la Terre s'est refroidie, la Nature vivante s'est raccourcie dans ses dimensions; et non seulement les individus des espèces subsistantes se sont rapetissés, mais les premières espèces, que la grande chaleur avait produites, ne pouvant plus se maintenir ont péri pour jamais. Et combien n'en périra-t-il pas d'autres dans la succession des temps, à mesure que ces trésors de feu diminueront par la déperdition de cette chaleur du globe qui sert de base à notre chaleur vitale, et sans laquelle tout être vivant devient cadavre, et toute substance organisée se réduit en matière brute!

[...]

L'un de ces plus grands événements est l'abaissement des mers, qui, du sommet de nos montagnes, se sont peu à peu déprimées au niveau de nos plus basses terres. L'une des principales causes de cette dépression des eaux est, comme nous l'avons dit, l'affaissement successif des boursoufflures cavernes formées par le feu primitif dans les premières couches du globe, dont l'eau aura percé les voûtes et occupé le vide;

mais une seconde cause peut-être plus efficace, quoique moins apparente, et que je dois rappeler ici comme dépendante de la formation des corps marins, c'est la consommation réelle de l'immense quantité d'eau qui est entrée, et qui chaque jour entre encore dans la composition de ces corps pierreux. On peut démontrer cette présence de l'eau dans toutes les matières calcaires; elle y réside en si grande quantité qu'elle en constitue souvent plus d'un quart de la masse, et cette eau, incessamment absorbée par les générations successives des coquillages et autres animaux du même genre, s'est conservée dans leurs dépouilles, en sorte que toutes nos montagnes et collines calcaires sont réellement composées de plus d'un quart d'eau; ainsi le volume apparent de cet élément; c'est-à-dire, la hauteur des eaux a diminué en proportion du quart de la masse de toutes les montagnes calcaires, puisque la quantité réelle de l'eau a souffert ce déchet par son incorporation dans toute matière coquilleuse au moment de sa formation; et plus les coquillages et autres corps marins du même genre se multiplieront, plus la quantité de l'eau diminuera, et plus les mers s'abaisseront. Ces corps de substance coquilleuse et calcaire sont en effet l'intermédiaire et le grand moyen que la Nature emploie pour convertir le liquide en solide; l'air et l'eau que ces corps ont absorbés dans leur formation et leur accroissement y sont incarcérés et résidants à jamais; le feu seul peut les dégager en réduisant la pierre en chaux, de sorte que pour rendre à la mer toute l'eau qu'elle a perdue par la production des substances coquilleuses, il faudrait supposer un incendie général, un second état d'incandescence du globe dans lequel toute la matière calcaire laisserait exhaler cet air fixe et cette eau qui font une si grande partie de sa substance.

Histoire naturelle des minéraux, «Pétrifications et fossiles», 1786.



Anne Coster
Nature morte
avec panache
de mer, coquillages
et lithophytes
1769, huile sur toile,
130 x 97 cm
Paris, musée du Louvre

OCEANO NOX

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancrs rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goémons verts !
[...]

Juillet 1836
Les Rayons et les Ombres, XLII, 1840.

Louis-Philippe Crépin
Scène de naufrage

Vers 1800, huile sur toile, 119 x 146 cm
Brest, musée des Beaux-Arts

L'avantage des falaises, c'est qu'au pied de ces hauts murs bien plus sensiblement qu'ailleurs on apprécie la marée, la respiration, disons-le, le pouls de la mer. Insensible sur la Méditerranée, il est marqué dans l'Océan. L'Océan respire comme moi, il concorde à mon mouvement intérieur, à celui d'en haut. Il m'oblige de compter sans cesse avec lui, de supporter les jours, les heures, de regarder au ciel. Il me rappelle et à moi et au monde.

Que je m'assoie aux falaises, à celle d'Antifer, par exemple, je vois ce spectacle immense. La mer, qui semblait morte tout à l'heure, a frissonné. Elle frémit. Signe premier du grand mouvement. La marée a dépassé Cherbourg et Barfleur, tourné violemment la pointe du phare; ses eaux divisées suivent le Calvados, s'exhaussent au Havre; voilà qu'elles viennent à moi, vers Étretat, Fécamp, Dieppe, pour s'enfoncer dans le canal, malgré les courants du Nord. À moi de me mettre en garde, et d'observer bien son heure. Sa hauteur, presque indifférente aux dunes ou collines de sable qu'on peut remonter partout, ici, au pied des falaises, impose une grande attention. Ce long mur de trente lieues n'a pas beaucoup d'escaliers. Ses étroites percées, qui font nos petits ports, s'ouvrent à d'assez grandes distances.

D'autant plus curieusement, observe-t-on à la mer basse les assises superposées où se lit l'histoire du globe, en gigantesques registres où les siècles accumulés offrent tout ouvert le livre du temps. Chaque année en mange une page. C'est un monde en démolition, que la mer mord toujours en bas, mais que les pluies, les gelées, attaquent encore bien plus d'en haut. Le flot en dissout le calcaire, emporte, rapporte, roule incessamment le silex qu'il arrondit en galets. – Ce rude travail fait de cette côte, si riche du côté de la terre, un vrai désert maritime. Peu, très peu de plantes de mer échappent au broiement éternel du galet froissé, refoissé. Les mollusques et les coquilles en ont peur. Les poissons même se tiennent à distance. Grand contraste d'une campagne douce et tellement humanisée et d'une mer si inhospitalière.

On ne la voit guère que d'en haut. En bas la nécessité dure de marcher sur un sol croulant, roulant, de boulets, rend l'étroite plage impossible, fait de la moindre promenade une violente gymnastique. Il faut rester sur les sommets où les splendides villas, les beaux bois, les cultures magnifiques, les blés, les jardins, avancent jusqu'aux bords du grand mur, et regardent à plaisir cette majestueuse rue de la Manche, pleine de barques et de vaisseaux, qui sépare les deux rivages et les deux grands empires du monde.

La Mer, «Plages, grèves et falaises», livre I, chapitre III, 1861.

Gustave Courbet
La Falaise d'Étretat après l'orage
1870, huile sur toile, 130 x 162 cm
Paris, musée d'Orsay



70
Gustave Courbet



Le soleil ne s'était pas encore levé. La mer et le ciel eussent semblé confondus, sans les mille plis légers des ondes pareils aux craquelures d'une étoffe froissée. Peu à peu, à mesure qu'une pâleur se répandait dans le ciel, une barre sombre à l'horizon le sépara de la mer, et la grande étoffe grise se raya de larges lignes bougeant sous sa surface, se suivant, se poursuivant l'une l'autre en un rythme sans fin.

Chaque vague se soulevait en s'approchant du rivage, prenait forme, se brisait, et traînait sur le sable un mince voile d'écume blanche. La houle s'arrêtait, puis s'éloignait de nouveau, avec le soupir d'un dormeur dont le souffle va et vient sans qu'il en ait conscience. Peu à peu la barre noire de l'horizon s'éclaircit : on eût dit que de la lie s'était déposée au fond d'une vieille bouteille, laissant leur transparence aux vertes parois de verre. Tout au fond, le ciel lui aussi devint translucide comme si un blanc sédiment s'en était détaché, ou comme si le bras d'une femme couchée sous l'horizon avait soulevé une lampe : des bandes de blanc, de jaune, de vert s'allongèrent sur le ciel comme les branches plates d'un éventail. Puis la femme invisible souleva plus haut sa lampe ; l'air enflammé parut se diviser en fibres rouges et jaunes, s'arracher à la verte surface dans une palpitation brûlante, comme les lueurs fumeuses au sommet des feux de joie. Peu à peu les fibres se fondirent en une seule masse incandescente ; la lourde couverture grise du ciel se souleva, se transmua en un million d'atomes bleu tendre. La surface de la mer devint lentement transparente ; les larges lignes noires disparurent presque sous ces ondulations et sous ces étincelles. Le bras qui tenait la lampe l'éleva sans hâte : une large flamme apparut enfin. Un disque de lumière brûla sur le rebord du ciel, et la mer tout autour ne fut plus qu'une seule coulée d'or.

Les Vagues, 1931.

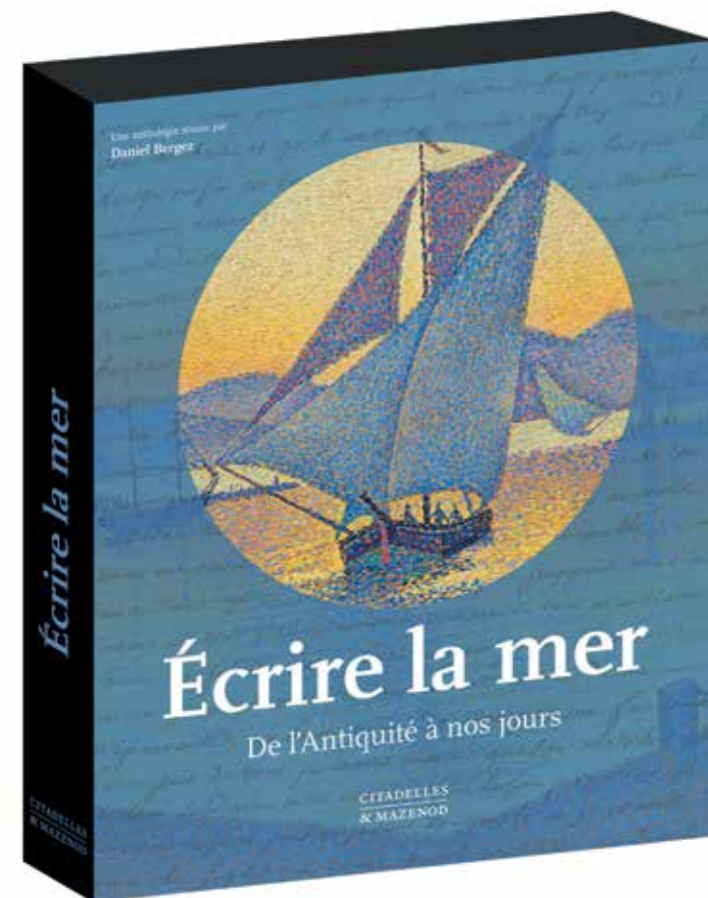
Un disque de lumière brûla sur le rebord du ciel, et la mer tout autour ne fut plus qu'une seule coulée d'or.

Edvard Munch
Le Soleil

1910-1913, huile sur toile, 162 × 205 cm
Oslo, Munchmuseet

L'auteur

Une anthologie réunie et commentée par **Daniel Bergez**, agrégé de l'Université, docteur d'État ès lettres et sciences humaines et spécialiste des études littéraires. Depuis quinze ans ses travaux et publications portent sur les rapports entre littérature et peinture : *Littérature et peinture* (A. Colin), *Peindre, écrire. Le dialogue des arts* (La Martinière); et sur les peintres : *Le Salon et ses artistes* (Hermann), *Gao Xingjian, peintre de l'âme* (Seuil). Il a déjà publié chez Citadelles et Mazenod *Écrire l'amour*, *Peindre le rêve*, et *Écrire la nature*. Directeur de collections universitaires, critique littéraire et critique d'art, il est aussi artiste-peintre, exposé régulièrement en France, aux États-Unis, au Japon et en Chine. Daniel Bergez a reçu deux prix de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), pour son livre sur Gao Xingjian en 2014 et pour son travail pictural en 2016.



Collection « Littérature illustrée »

Un ouvrage de 512 pages
relié et semi-toilé sous coffret illustré
Format : 29 x 35 cm, 300 ill. couleur env.
ISBN : 978 2 85088 825 0
Hachette : 3491 787
Publication : 24 mars 2020

Ci-dessus

Odilon Redon
La Barque

Vers 1900, pastel sur papier
sur carton, 64 x 49 cm
Amsterdam, Stedelijk Museum

Page de droite

Félix Vallotton
Marée basse à Villerville

1922, huile sur toile, 91,5 x 73,5 cm
Collection particulière

Quatrième de couverture

Winslow Homer
Nuit d'été (détail)

1890, huile sur toile, 76,7 x 102 cm
Paris, musée d'Orsay

Cette publication hors commerce n'est pas destinée à la vente.



